

L'hiver à Tieffenbach

Je me rappelle la première fois que j'ai marché sur des dalles de grès après une averse, les pieds nus dans l'eau, ma mère me tenant par la main... Je devais avoir un peu plus d'un an. Mais mon premier souvenir précis remonte à l'âge de trois ans, pendant l'hiver 1929, un hiver très rude. On campait près d'une forêt, non loin de Tieffenbach, en Alsace bossue.

Ce jour-là, les adultes étaient tous partis au village, et les enfants, le ventre creux, les attendaient dans la roulotte, près du fourneau qui était juste à gauche de l'entrée, en chantant et en riant. L'un d'entre nous guettait le retour des parents par l'une des trois fenêtres. Une cloison intérieure séparait la « cuisine » de la « chambre à coucher », où les enfants dormaient en haut, les parents en bas.

Enfin on a vu les hommes avec leurs grands chapeaux, leurs foulards noués autour du cou, leurs longues moustaches givrées, se diriger tout de suite vers les chevaux pour les nourrir, puis les bouchonner avec de la paille. Pendant ce temps les femmes sont rentrées pour préparer à manger aux enfants. Toutes les familles s'entraidaient, on partageait ce qu'on avait ; on n'épargnait jamais, on vivait. Dehors les hommes parlaient entre eux. Ils avaient entendu dire que la nuit serait glaciale et qu'il serait prudent d'aller s'installer au village, sinon on risquait de geler.

- Mais comment rouler par ce temps ? Il y a trop de verglas sur la route.

- Nous irons une seule roulotte à la fois.

On entendait les branches craquer tout autour de nous, le jour déclinait doucement. Les hommes ont attelé un cheval à une roulotte, ont enveloppé ses sabots de chiffons noués serrés, pour éviter qu'il glisse sur la route. En tenant les chevaux par la bride tandis que d'autres poussaient les roulottes, l'une après l'autre elles sont toutes arrivées au village.

Alors un des hommes a dit :

- Je connais l'aubergiste, j'ai joué de la musique chez lui, et il m'a déjà rendu service. Peut-être aura-t-il de la place pour nos chevaux dans son écurie ?

- Allons-y ensemble, a dit un autre, mais c'est toi qui demanderas puisque tu le connais.

Ils sont entrés dans le restaurant en saluant tout le monde. Ils se sont dirigés vers le bar, l'aubergiste s'est approché d'eux et a serré la main de celui qu'il connaissait.

- Il fait très froid dehors, a-t-il dit, vous n'avez pas peur de geler cette nuit ?

- C'est pour cela que nous sommes venus au village. On voulait vous demander si vous pouviez abriter nos chevaux ? Vous ne le ferez pas pour rien.

- Mais oui, bien sûr, mettez-les dans mon écurie.

Les hommes ont retrouvé le sourire et ont bavardé avec l'aubergiste en buvant un schnaps. Ensuite ils ont installé les chevaux à l'écurie, soulagés. Plus tard, un villageois est venu leur proposer de prendre chez lui autant de bois qu'ils en auraient besoin.

La nuit tombait, nous, les enfants, étions déjà emmitouflés sous nos plumons. Je me souviens très bien que mon père et ma mère parlaient, assis auprès du fourneau. J'entends encore ma mère dire :

- Pauvres oiseaux, pauvres petites bêtes, ils vont mourir de froid cette nuit dans la forêt.

Et jusqu'à l'aube, ils ont alimenté le feu sans dormir.

Les gens du village n'en croyaient pas leurs yeux, eux qui s'inquiétaient pour nous, de voir qu'on avait pu tenir dans nos roulottes par un tel froid, alors qu'ils avaient perdu des bêtes dans leurs étables au cours de la nuit...

La gardeuse d'oies et le porcher

On s'arrêtait souvent près de mon village natal, Uhrwiller - un bel endroit où les gens nous laissaient séjourner paisiblement plus d'une semaine. Un jour, j'ai accompagné ma mère au village. J'étais impressionnée par l'élégance des personnes âgées avec leur costume alsacien, toujours bien coiffées.

Soudain, j'ai remarqué une jeune fille qui portait une belle robe verte bordée d'un large ruban rouge, et par-dessus un tablier blanc. Ses nattes blondes dépassaient du fichu. Un panier dans une main, garni d'une pelote de laine, d'aiguilles à tricoter et de deux pommes, et un sifflet dans l'autre, elle marchait lentement. Ses sabots résonnaient sur la chaussée, et je la suivais.

À son coup de sifflet, les portails des fermes s'ouvraient, et les oies battant des ailes accouraient à sa rencontre comme si elles avaient deviné que c'était l'heure. Au fur et à mesure qu'elles avançaient en criaillant, du duvet et des plumes se répandaient sur le chemin. Une fois arrivée au pré, la jeune fille s'asseyait et sortait son tricot.

Peu de temps après, un homme barbu, coiffé d'un chapeau alsacien et chaussé de bottes, faisait sa tournée avec son chien pour rassembler les cochons. Il soufflait dans une corne et, à ce signal, les gens ouvraient leur

porcherie, laissant sortir les bêtes qui d'instinct le suivaient. Il portait un bâton sur l'épaule, au bout duquel pendait un sac en toile qui laissait entrevoir une bouteille. Je savais exactement à quelle heure il passait.

Après avoir conduit le troupeau dans un pré marécageux, non loin de chez nous, il venait souvent nous rendre une petite visite. Quand le moment était venu de rentrer, il soufflait dans sa corne et aussitôt son chien rassemblait les cochons.

Lorsque la gardeuse d'oies et le porcher rentraient au village, chaque bête regagnait sa cour d'elle-même. Moi, curieuse, je les suivais toujours. C'était incroyable : elles savaient exactement où se rendre ! Ni les oies, ni les porcs ne se trompaient de cour. En ce temps-là, les animaux de basse-cour vivaient en liberté, c'est pourquoi ils étaient plus sains.

Le soir venu, à la laiterie, les garçons et les filles du village apportaient dans leur charrettes de grands seaux remplis du lait fraîchement tiré. C'était aussi l'occasion de se rencontrer, de se raconter leur journée - et pour certains, de se donner des rendez-vous. C'était le seul moment de la journée où ils pouvaient respirer un peu, car la vie de fermier n'était pas facile, il y avait toujours beaucoup de travail.

Ce village où j'ai vu le jour, il me semblait un peu à moi. Je l'aimais et m'y sentais bien.

Extraits de

Sur ces chemins où nos pas se sont effacés – Souvenirs d'une tzigane d'Alsace

Louise "Pisla" Helmstetter

Editions La Nuée Bleue

Strasbourg 2012

Biographie

Pisla Helmstetter naît Louise Loeffler dans une roulotte. Elle ne parle que le romani et l'alsacien comme ses ancêtres d'origine sinti, un groupe ethnique nomadisant des régions germanophones, installés depuis de nombreuses générations en Alsace.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, sa famille, spoliée de tous ses biens, est expulsée d'Alsace vers la région lyonnaise. Après la guerre, elle retourne dans sa région natale qui a été vidée de ses tziganes et connaît la misère et l'hostilité des populations autochtones.

Elle épouse en 1945 un non-tzigane, Frédéric Helmstetter, un Malgré-nous de Sparsbach qui avait fait le serment d'épouser une Tzigane s'il rentrait du camp de Tambov, pour « vivre libre et vagabonder toute sa vie... » et s'installe dans une maison à Barr dans le Bas-Rhin où elle se sédentarise. Elle sera la première femme tzigane d'Alsace à passer son permis de conduire.

Elle accueille Yehudi Menuhin à Barr en 1995, et Ravi Shankar, témoignant au sujet de la rencontre avec ce dernier : « Chose incroyable, quand j'ai rencontré le grand musicien indien Ravi Shankar, j'ai pu parler avec sa femme (en romani) sans difficulté ».

Dans le documentaire De la source à la mer, Pisla Helmstetter rend hommage à ses racines. Tourné en 1989, ce film raconte l'histoire d'une famille tzigane sédentarisée en Alsace qui, chaque année, parcourt les routes vers les Saintes-Maries-de-la-Mer.

Ne sachant ni lire ni écrire, c'est avec l'aide de sa fille Marie qu'elle retrace en 2012 son enfance heureuse de Tzigane d'Alsace dans son livre de mémoires.

Pisla Helmstetter meurt le 1er juillet 2013 à l'hôpital de Hautepierre de Strasbourg à l'âge de 86 ans.

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Pisla_Helmstetter

